



Romans québécois Page D 3

Essais Page D 4

Le feuilleton Page D 5

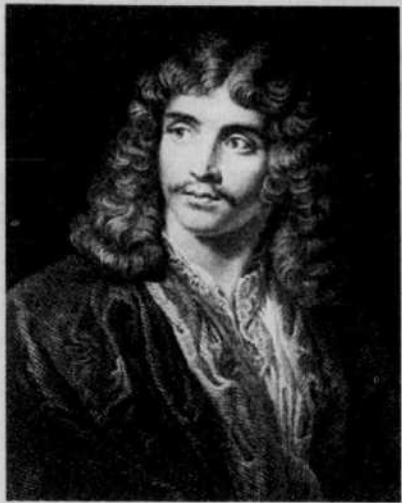


De Renoir à Picasso Page D 7

Jardins Page D 8

# LIVRES

## La nation des morts



Molière (Jean-Baptiste Poquelin)

HISTOIRE  
LITTÉRAIRE

### Sur les tréteaux de la comédie

GEORGES LEROUX

Ce petit livre (*Molière - Philosophie*, d'Olivier Bloch) est vif et vert comme un matin de printemps et son titre, qui annonce une joyeuse rencontre, recouvre de fait un labyrinthe intrigant où se donne à découvrir toute l'histoire des idées du XVII<sup>e</sup> siècle. Il ne s'agit pas de restituer ce qu'aurait été, dans les débats de Descartes, de Gassendi ou de Malebranche, la position de Molière, encore que sur plusieurs points de philosophie le grand comique se soit montré capable de subtilité. Il ne s'agit pas davantage de répondre à la question, aussi piégée pour lui qu'elle l'était pour Rabelais, de savoir si la comédie de Molière recouvre un athéisme ou une irréligion complète, dont le Tartuffe serait l'expression achevée.

Cette question a ses mérites et l'enquête d'Olivier Bloch permet de l'effleurier, mais le vrai sujet de son livre est à l'étage au-dessus, là où le texte permet un peu plus de clarté.

Prenant argument du témoignage du biographe de Molière, M. de Grimarest, qui fait de lui un disciple docile de Pierre Gassendi, l'historien entreprend de recenser tous les échos du débat philosophique de cette première modernité française qui atteignent la scène de Molière. Entre Lucrèce et Diderot, voici un écrivain sensible au matérialisme, dont l'écriture sera dans son siècle la contre-épreuve par le rire du sérieux philosophique.

Formé comme Descartes à la bonne vieille scolastique, Molière appartient au monde qui en verra le remplacement par les mouvements venus d'Italie: le naturalisme néo-stoïcien des libertins érudits et le réalisme politique inspiré de Machiavel, dont Gabriel Naudé sera en France le principal propagateur.

Dans ce lot de penseurs contestataires domine la grande figure de Pierre Gassendi, critique de Descartes et auteur d'une œuvre néo-épicurienne monumentale. Il vécut notamment à Paris chez son ami Lullier, dont le fils fut un grand ami de Molière. Olivier Bloch évoque avec finesse les relations qui unissaient Molière au milieu de Gassendi dans les années 1640. Par exemple, ce François Bernier qui fut l'éditeur du philosophe, mais surtout Cyrano de Bergerac, auteur d'une

VOIR PAGE D 2: MOLIÈRE



Elle porte en elle une nation entière, un peuple de fantômes, d'âmes errantes au corps trépassé, simples souvenirs peut-être. Qui sait au fond ce que sont les morts devenus? Elle entretient avec eux une relation houleuse, leur fait la conversation, leur en veut et les aime à la fois. Essayiste et maintenant auteur d'un premier roman, *Deuils cannibales et mélancoliques*, publié aux éditions Trois, Catherine Mavrikakis, qui est aussi professeur de littérature à l'université Concordia, soigne la mémoire de «ses morts», comme elle les appelle, tout comme elle soigne son besoin de leur survivre. Son livre est la petite chronique d'un deuil inachevé.



JACQUES GRENIER/LE DEVOIR

CAROLINE  
MONTPETIT  
LE DEVOIR

Cela a commencé avec un mort. Encore un. Un ami perdu de vue depuis des années dont la narratrice du roman a appris le décès un an après les faits, par hasard. Un ami avec qui elle s'était d'ailleurs brouillée, de qui elle a ensuite voulu se venger, même si elle l'aimait toujours. *J'ai besoin de faire payer à Hervé sa mort. J'ai besoin de l'insulter. D'aller cracher sur sa tombe, ou de faire pisser mon chien sur son épitaphe. J'ai besoin de me venger bêtement. Mais de quoi?*, écrit-elle. Le sida. Parce qu'elle s'intéressait alors à l'œuvre d'Hervé Guibert, lui-même mort du sida et qui a écrit sur ce thème, Mavrikakis a rebaptisé cet ami Hervé. C'était il y a quelques années et Catherine Mavrikakis avait déjà un chapelet de morts derrière elle, des morts douloureuses et prématurées, survenues souvent par suicide ou maladie, elle qui a fréquenté la communauté homosexuelle mâle au plus fort de l'épidémie de la sinistre maladie. Cette dernière mort a réveillé toutes les autres. Elle l'a menée au roman. Du suicide, elle parle aussi sans complaisance, elle qui a subi les nombreuses tentatives de suicide de son père et qui y voit beaucoup de théâtre. *Je déteste les gens qui se suicident, des fois j'ai envie de les frapper, je sais qu'il y a de la mise en scène dans le suicide*, dit-elle.

Pour les besoins du livre, l'auteur a baptisé tous ses morts Hervé. Son roman nomme la mort sans trompettes ni flonflons, ni fausse compassion, l'aborde même avec un certain humour. Elle rappelle ses morts les uns après les autres, les confond, les compare, s'en moque, s'en ennuie, les congédie. Cela lui permet peu à peu de vivre sans eux, elle qui a déjà eu des tendances suicidaires et qui se réjouit d'être en vie. Du reste, elle dit n'emprunter une personnalité suicidaire que pour les besoins du livre.

VOIR PAGE D 2: MAVRIKAKIS

*«Je déteste les gens qui se suicident, des fois j'ai envie de les frapper, je sais qu'il y a de la mise en scène dans le suicide.»*

Catherine Mavrikakis



# Spirale

ARTS • LETTRES • SPECTACLES • SCIENCES HUMAINES

Dossier «Cliniciens ès lettres»  
n° 172 (mai-juin 2000)

La revue fête ses vingt ans cette année.  
Profitez-en pour vous abonner !

Dossiers à venir :

« Les cultures de la psychanalyse » (n° 173, juillet-août 2000)

« Poètes de l'Amérique francophone » (n° 174, septembre-octobre 2000)

« Mort, le féminisme ? » (n° 175, novembre-décembre 2000)

Abonnement : (514) 355-3333

• sans frais : 1-8000-363-1310

• expsmag@expressmag.com

# LIVRES

## MOLIÈRE

Molière ne raille pas Descartes, il l'expose un peu crûment

SUITE DE LA PAGE D 1

œuvre aux sympathies gassendistes indubitables et dont *Le Pédonant joué* sera tout bonnement réécrit dans les *Fourberies de Scapin*. Le fils de Luillier s'appelait Chapellet et M. de Grimarest le représente disputant avec Molière, sur un bateau qui les ramenait d'Auteuil, des mérites de Gassendi et de Descartes. *Les Objections* circulaient, et l'arrogance des *Réponses* ne plaisait à personne.

Qu'on en trouve l'écho dans le dialogue de Dom Juan et Sganarelle n'est qu'une des résonances de la philosophie dans la comédie. Rien qui fasse de Molière un cartésien, ce serait plutôt le contraire. A suivre Olivier Bloch dans sa lecture du «je» et du «moi» dans *L'École des femmes* et dans *L'Impromptu de Versailles*, toute la métaphore du théâtre et du personnage résiste déjà en sous-œuvre aux certitudes du *cogito*, dont elle accueille au même moment les inquiétudes.

**L'enjeu matérialiste**  
Entendons-nous, Molière ne

raille pas Descartes, il l'expose un peu crûment. Laissons de côté les aspects aristophanesques, où tout est prétexte à se moquer du penseur, c'est-à-dire de celui qui recherche la hauteur, le détachement et ne peut éviter la suffisance et l'esprit de sérieux. Ils sont nombreux chez Molière, et ces moqueries ne sont pas pour Bloch la véritable résonance de la philosophie dans la comédie. Les docteurs du *Mariage forcé*, Pancrace l'aristotélicien et Marphurius le pyrrhonien, constituent certes de belles figures comiques, mais ces personnages ne permettent pas d'exposer l'enjeu philosophique du XVII<sup>e</sup> siècle, un enjeu auquel Molière se montre favorable: le matérialisme.

Cet enjeu va se laisser traquer sur la piste de la médecine. Tous ces médecins et toutes ces humeurs, comme par exemple chez l'atrabilaire Misanthrope, ouvrent en effet au grand jour le trésor de l'anthropologie philosophique inspirée de la tradition médicale: qu'est donc la nature humaine, est-ce simplement un flegme? Et le

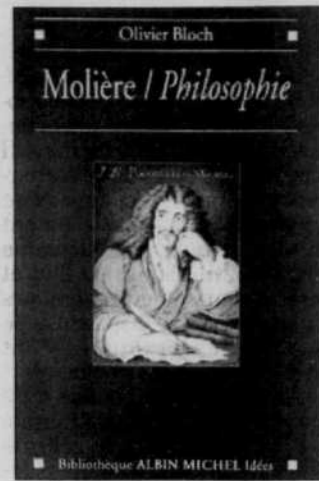
philosophe du *Bourgeois*, modelé sur la figure du cartésien Géraud de Cordemoy, sert-il seulement de repoussoir au gassendisme?

Pour répondre à ces questions, Olivier Bloch se déplace sur un registre supérieur: laissant les personnages, il va vers les thèmes de la philosophie qui se condensent dans l'écriture de Molière. En les désignant comme des philosophèmes, Bloch ne fait rien de faussement savant: il veut seulement se prémunir contre le risque d'attribuer à Molière une philosophie que le comique ne fait que faire entendre.

Cela dit, il y a tout de même l'ouverture de *Dom Juan*: «*Quoi que puisse dire Aristote et toute la philosophie...*» Ce morceau, Bloch va l'analyser jusque dans ses derniers replis, et en particulier l'éloge du tabac prononcé par Sganarelle. Il y voit un credo philosophique matérialiste, où s'expose tout le tiraillement moderne du corps et de l'âme, toute la question de la psychologie morale, par laquelle la philosophie n'est jamais si bien à sa place que dans

une réplique de théâtre. Contre les déclamations héroïques des héros de Corneille, auxquelles convient le *cogito* cartésien, Molière fait valoir le naturalisme de Sganarelle et de Dom Juan: le vice comme la vertu ne sont rien d'autre que le résultat d'un processus matériel. En voilà assez pour réinterpréter l'éthique d'Aristote et se relier au cycle de la mélancolie qui va de *L'Amour médecin* au *Malade imaginaire*. Mélancolie, doctrine des tempéraments, telle est l'explication juste des erreurs de la raison.

Cela nous reconduit-il à Gassendi? Par le détour de ses objections au rationalisme de Descartes, nous revoici au cœur du sujet: Molière, attiré par le matérialisme, sera intéressé par la critique de Gassendi, et en particulier par la question de l'influence de l'esprit sur le corps. «*Cela n'est-il pas merveilleux que me voilà ici...*» Réplique admirable, que Dom Juan laisse se dérouler sans interruption, pour que chacun y retrouve l'écho de Gassendi à travers Malebranche. Cette filiation



passé par Géraud de Cordemoy, dont le texte *Le Discernement du corps et de l'âme* est ici placé en position de matrice philosophique de la comédie, mais elle est surtout exemplaire du siècle qui s'exprime dans Molière. «*Mais moi, qui suis-je maintenant...?*», s'écrie Descartes après avoir évoqué le malin génie. C'est l'Amphitryon qui lui répond, dans le dialogue de

Sosie et Mercure: «*Et peux-tu faire enfin, quand tu serais démon, que je ne sois pas moi?*»

Emboîtement de Descartes? Mise en abyme vertigineuse du sujet moderne? Évitions les formules, demeurons avec Olivier Bloch près du texte de Molière. Printanier, comme tout ce qui va conduire aux Lumières, ce texte est un adieu à la scolastique et à ses vaines disputes en même temps qu'une ouverture aux vents nouveaux de l'inquiétude du sujet et aux philosophies qui ont cherché à le penser. Cela, Olivier Bloch le montre avec une finesse et une clarté qui s'ajustent parfaitement à la nervosité de l'époque qu'il entend de retraverser: lecteur de Molière, il se montre de bout en bout agile et brillant, passeur de la philosophie à la comédie, il est tout simplement lumineux.

**MOLIÈRE - PHILOSOPHIE**  
Olivier Bloch  
Albin Michel, Bibliothèque  
«Albin Michel Idées»  
Paris, 2000, 190 pages

# MAVRIKAKIS

Une réflexion sur la place des morts dans notre vie

SUITE DE LA PAGE D 1

Pour elle, la mort des autres est un défi, et elle prend le pari qu'elle les reverra peut-être un jour, même si elle n'est jamais arrivée à croire en une religion, en la vie après la mort.

«*C'est un sujet qui m'a toujours un peu obsédée, ce n'est pas non plus que je sois particulièrement morbi-*

*de, et j'espère que ce n'est pas cela qui ressort du texte, mais c'est aussi que j'ai connu beaucoup de gens qui sont morts, alors il y a cette proximité. Et c'est un peu parce que j'ai connu des gens qui sont morts très jeunes*», dit-elle en entrevue. Elle arrive de noir vêtue, à la fois nerveuse et sûre d'elle, étonnée de l'attention qu'on lui accorde, elle qui admet avoir écrit ce livre par plaisir

égoïste et pour se libérer d'une obsession. Dans son livre, elle parle d'ailleurs de certains morts comme de «*pots de colle de l'au-delà, qui demandent réparation ou quelque vague vengeance*».

Mais loin d'être une litanie nécrologique, ce livre offre en fait une réflexion sur la place, voire la présence des morts dans notre vie, nous qui n'échappons

guère à la mort et qui y sommes sans cesse confrontés, de Maurice Richard à Dédé Fortin, en passant par tous les autres, plus près ou plus loin de nous, et même jusqu'aux petits animaux pleurés de notre enfance. «*On est juste des vivants et il faut continuer à vivre*», constate Mavrikakis. Décapant le mince vernis de la vie en société montréalaise

qu'elle dépeint sans complaisance, un milieu universitaire figé et complaisant, elle démontre une rage fougueuse, une rage insoumise, qui montre les dents à l'occasion.

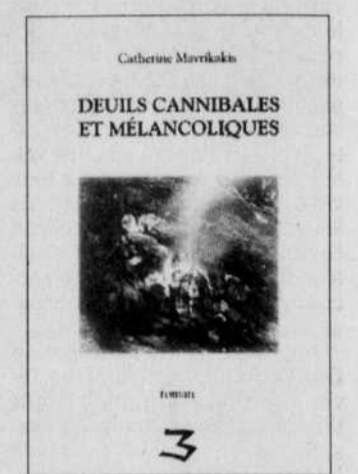
«*Je leur en veux d'être morts. Je sais que ce n'est pas leur faute, mais cela me fait chier qu'ils ne soient plus là [...]. La mort ne doit pas étouffer les sentiments qu'il y avait, et cela va dans tous les sens: la rage, la colère, l'amour; elle ne doit pas figer la vie.*»

Ce qu'elle a voulu faire, confie-t-elle, c'est enterrer ses morts, «*mais les enterrer de façon à ce qu'ils demeurent accessibles*», d'où la mélancolie qui accompagne l'ouvrage. «*La mélancolie, c'est quand on n'est pas capable de faire le deuil.*» L'ouvrage se penche également sur le suicide, qui est carrément en rupture avec le combat des sidéens qui ne veulent pas mourir.

«*Je ne suis pas suicidaire; je l'ai déjà été mais je le travaille. Je ne veux pas que ce livre soit un chantage au suicide*», dit-elle, admettant qu'il s'inscrit dans un travail psychanalytique. «*J'écris pour distraire tous les suicidés et tous les morts qui nous appellent sans cesse*», écrit-elle pourtant, surmontant la peur de nommer les choses.

### Récit empoisonné

Née d'une mère française et d'un père grec, d'une mère rationnelle et d'un père superstitieux, Catherine Mavrikakis a grandi à Montréal. Depuis 20 ans, elle y a enseigné à différents niveaux, du secondaire à l'université. Et son livre, même si c'est une fiction, pose aussi un regard critique sur la communauté intellectuelle montréalaise, une communauté peu combative, peu engagée, dénonce-t-elle, dont la tâche est essentiellement de former des élites par la méthode des vases communicants. «*Mes anciens étudiants me sapent le moral, ils me dépriment, ils m'empoisonnent la vie et finissent par me détruire... Je ne suis décidément pas bonne mère*, écrit tout de go la narratrice. *J'ai passé tant d'heures à leur montrer que la littérature, c'est aussi de ne pas aller à cette université, je me suis telle-*



**DEUILS CANNIBALES ET MÉLANCOLIQUES**  
Catherine Mavrikakis  
roman  
3

ment épuisée à leur dire de travailler sur autre chose que Gabrielle Roy et toute l'institution littéraire bien pensante et pas du tout engagée, que je ne veux plus rien avoir à faire avec eux. Je les maudis.»

Elle croit d'ailleurs que «*le récit empoisonné est un genre qu'il nous faut réinventer*». Si le thème choisi par Catherine Mavrikakis n'est pas des plus rigolos, il n'en est pas moins quotidien, comme la mort d'ailleurs. Il mérite aussi certainement qu'on s'y attarde. Selon elle, les Occidentaux ont d'ailleurs une manière maladroite d'enterrer leurs morts. «*On vit dans une société où le deuil est un petit peu du prêt-à-porter*», alors que le deuil véritable s'étend souvent sur plusieurs années.

«*C'est bien quand cela gagne, la vie. C'est réjouissant, dit-elle. J'aime bien les fêtes, quand on célèbre, la célébration de la vie.*» Pourtant, on fait tous des arrangements avec la mort, on vit ses deuils comme on peut. Mavrikakis, elle, a décidé d'en parler, de les garder un peu avec elle, et même d'en rêver, à l'occasion. «*On meurt comme on a vécu*», dit-elle. L'événement ne grandit pas, il interrompt. Il n'y a rien d'éternel.

**DEUILS CANNIBALES ET MÉLANCOLIQUES**  
Catherine Mavrikakis  
Éditions Trois  
Laval, 2000  
200 pages

**GROUPE Renaud-Bray**  
Librairie Charneaux

**PALMARÈS**  
du 24 au 30 mai 2000

1	ESSAI Q.	Le mystère Villeneuve	4	J. Beaunoyer	Oc/Amérique
2	SPORT	Jean Perron : profil d'un vainqueur	1	Étienne Marquis	Trustar
3	POLAR	Le testament	3	John Grisham	R. Laffont
4	ROMAN	City	2	A. Baricco	Albin Michel
5	NUTRITION	Quatre groupes sanguins, quatre régimes	34	P. J. D'Adamo	du Roseau
6	ROMAN	Et si c'était vrai...	19	Marc Lévy	R. Laffont
7	ROMAN	Véronika décide de mourir	8	Paulo Coelho	Anne Carrière
8	SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	65	Dalai-Lama	R. Laffont
9	PSYCHO.	À chacun sa mission	28	Monbourquette	Novalls
10	ROMAN	Balzac et la petite tailleuse chinoise ♥	16	Dai Sijie	Gallimard
11	SEXUALITÉ	Le pénis illustré ♥	10	Joseph Cohen	Könemann
12	JEUNESSE	Le dinosaure	3	Walt Disney	Phidal
13	ROMAN	Le périple de Baldassare	2	Amin Maalouf	Grasset
14	PSYCHO.	La guérison du cœur	17	Guy Corneau	L'Homme
15	BIOGRAPH.	C'est comment l'Amérique?	8	Frank McCourt	Belfond
16	JEUNESSE	Harry Potter : coffret 3 vol.	24	J.-K. Rowling	Gallimard
17	ROMAN	Le bonheur en Provence	8	Peter Mayle	Nil
18	HISTOIRE	100 ans d'actualités - La Presse	25	Collectif	La Presse
19	SANTÉ	Le corps heureux	8	T. Cadrin-Petit	L'Homme
20	POLAR	Cadavre X	6	P. Cornwell	Calmann-Lévy
21	BIOGRAPH.	Mémoires de la rose ♥	2	Consuelo de Saint-Exupéry	Plon
22	POLAR	Sage comme une image	1	Ruth Rendell	Calmann-Lévy
23	FICTION	L'empire des anges	5	Bernard Werber	Albin Michel
24	JEUNESSE	100 comptines (Livre & DC) ♥	38	Henriette Major	Fides
25	ROMAN	La pierre de lumière, tome 1 - Néfer le silencieux	2	Christian Jacq	XO éditeur
26	SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 1 ♥	162	Neale D. Walsch	Ariane
27	ESSAI Q.	Marcel Tessier raconte...	10	Marcel Tessier	L'Homme
28	ROMAN Q.	L'autruche céleste	15	Iléana Doclin	Flemmarion Q.
29	SPIRITU.	Le grand livre du Feng Shui	32	Gill Hale	Manise
30	HORREUR	La petite fille qui aimait Tom Gordon	5	Stephen King	Albin Michel
31	FAUNE	Guide des oiseaux du Québec et de l'Est américain	52	Roger-T. Peterson	Broquet
32	B.D.	Garfield n° 30 - Dur de la feuille	7	Jim Davis	Dargaud
33	ROMAN	Mon cœur, tu penses à quoi?	11	Nicole de Buron	Plon
34	HORREUR	Hannibal ♥	19	Thomas Harris	Albin Michel
35	JEUNESSE	Quand les grands jouaient à la guerre	13	Iléna F. Gruda	Actes Sud
36	ROMAN	Un parfum de cèdre ♥	37	A.-M. Macdonald	Flemmarion Q.
37	B.D.	Lucky Luke n° 39 - Le prophète	7	Morris/Nordmann	Lucky Comics
38	PSYCHO.	Les hommes viennent de Mars, les femmes de Vénus ♥	325	John Gray	Logiques
39	PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous ♥	135	L. Nazare-Aga	L'Homme
40	ROMAN	Autobiographie d'un amour	33	Alexandre Jardin	Gallimard

**Livres -format poche**

1	ROMAN	Geisha ♥	4	Arthur Golden	Libre de poche
2	PSYCHO.	Le harcèlement moral	15	M.-F. Hirigoyen	Pocket
3	ROMAN Q.	La petite fille qui aimait trop les allumettes ♥	18	Gaëtan Soucy	Boréal compact
4	ROMAN	Les cendres d'Angela ♥	65	Frank McCourt	J'ai lu
5	ROMAN	L'alchimiste	221	Paulo Coelho	J'ai lu

♥ : Coups de cœur RB ; 1<sup>er</sup> semaine sur notre liste

www.renaud-bray.com

**Lancement du livre**  
**Juifs et Canadiens français**  
dans la société québécoise:  
**actes d'un colloque**

Un compte-rendu du colloque  
"Les relations judéo-québécoises:  
identités et perceptions mutuelles"

Parrainé par la Bibliothèque publique juive  
et l'Institut interuniversitaire de recherches sur les  
populations (IREP)  
et en conjonction avec la Quinzaine Sépharade

**Mardi 6 juin 2000 à 19h30**

Centre de conférence Gelber  
2, Carré Cummings  
(entrée sur l'avenue Westbury)

IREP Bibliothèque publique

EDITIONS DU **NOROÏT**

Nouvelles parutions  
printemps 2000

**Catherine Fortin**  
*Le désarroi des rives*  
90 pages 14,95 \$

**Bertrand Laverdure**  
*Les forêts*  
85 pages 14,95 \$

**Louis-Jean Thibault**  
*La nuit sans contours*  
74pages 14,95 \$

**Triptyque**  
www.generation.net/tripty  
Tél.: (514) 597-1666

**André Paquette**  
*Première expédition chez les sauvages*  
roman, 180 p., 18 \$

**André Paquette**  
*Première expédition chez les sauvages*

## LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

## Hommes en fuite

LES GRANDS BRÛLÉS

Guy Perreault  
Triptyque  
Montréal, 2000, 174 pages

Le premier recueil de nouvelles de Guy Perreault, *Ne me quittez pas!* (Triptyque, 1998), traitait du thème de la séparation sur un mode plutôt singulier. Les personnages de chacune des trois histoires, incapables de prendre acte de la disparition d'une personne aimée, se lançaient dans un travail de deuil à rebours: le jeune homme que son amoureux avait quitté régressait et tombait dans l'infantilisme; le couple à l'enfant mort et le vieil époux devenu veuf se livraient à de longs rituels macabres, sortes de négations psychologiques de la mort.

Dans *Les Grands Brûlés*, les personnages ont changé mais leur folie demeure aussi vigoureuse. Tous les personnages, des hommes pour la plupart, fuient la réalité. Incapables de se dire malheureux ou souffrants, ils découvrent avec effroi le vide de leur existence, l'ennui que distillent le confort et la sécurité, la sclérose de la routine déjà installée ou qui menace. Moins réalistes, plus fous que de nombreux personnages masculins de notre littérature, ce ne sont pas des velléitaires qui se résignent à leur vie étriquée ou se réfugient dans le mysticisme et la mélancolie; à l'exception d'un seul, ils ne s'apitoient pas sur eux-mêmes en accusant leur enfance malheureuse ou une société inhumaine.

Les hommes des nouvelles de Guy Perreault sont plutôt des rêveurs actifs, pulsionnels, dont l'inconscient est plein de ressources. Ils organisent leurs fuites dans des mises en scène élaborées, parfois perverses, plus vraies que leur vie même.

Celui de *Chambres*, une nouvelle présentée en quatre épisodes répartis à intervalles réguliers dans le recueil, est un homme bien sous tous rapports, marié et père de famille qui prend congé de son ennuyeuse respectabilité en s'offrant à prix fort des séances de voyeurisme dont il a fixé le déroulement avec beaucoup de précision et qui lui permettent de supporter «une existence qu'aucune platitude ne saurait exprimer». Son vice lui procure plus d'apaisement que de plaisir. Mais l'inconscient est parfois bien retors: le théâtre clandestin du pauvre homme tourne subitement à la bouffonnerie et il se retrouve dans la position humiliante de l'arroseur arrosé...

Un autre personnage, qui ne peut supporter de se voir devenir un homme comme les autres et former, avec sa compagne, un couple routinier, ne voit d'autre issue que leur suicide. Dans *La Ballade des vaincus*, une des meilleures du recueil, un jeune

homme, très occupé à ne rien faire, décide de se dorloter, de s'offrir de petites gâteries et, plus solemnellement, de prendre rendez-vous avec lui-même. Il marche vers sa mort en s'attardant à des futilités, comme cette conversation particulièrement savoureuse qu'il a au téléphone avec sa petite amie, où l'un et l'autre prennent leurs humeurs pour des idées, se disputent et se raccrochent alors qu'ils n'ont strictement rien à (se) dire.

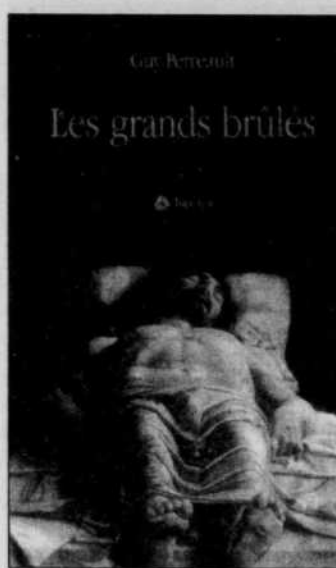
D'autres fuites sont plus franchement de l'ordre du fantasmatique, comme celle de ce couple qui essaie de survivre à l'ennui des vendredis soirs; figés dans le confort et l'insignifiance, ils se transformeront en ce qu'ils étaient déjà: un agrégat de simples cristaux, des particules de matière qui se dispersent dans l'atmosphère. Plus effrayante, la pulsion de cet homme inconsolable de la disparition de son jeune fils qui kidnappe des bébés et les tue. Ou celle de ce maniaque qui, comme un homme du XVIII<sup>e</sup> siècle, se dit emprisonné dans sa rationalité et qui n'est pas loin de se prendre pour le marquis de Sade — il aurait un domestique qui lui est entièrement dévoué et un château où il séquestre des femmes qu'il préfère très jeunes et aussi belles qu'idiotes. Il les veut à la fois soumises et sauvages, car il ne peut aimer «que dans l'extrême violence».

## Fuir le vide

La réalité que ces personnages cherchent à fuir est à l'image de leur désespoir. Ils le reconnaissent eux-mêmes si ce n'est une voix narrative qui le suggère: leur existence au quotidien n'est qu'un immense vide, chacun s'agite au bord d'un gouffre de néant qui l'engloutira fatalement. C'est affaire de temps.

Et ces hommes sont de bien pitoyables «miracles de l'évolution», comme l'indique le titre d'une des nouvelles. Que s'est-il passé depuis les protozoaires jusqu'à ce curieux animal qui peut être un génie ou un scélérat? L'homme a fait de grandes découvertes mais peut-être n'est-il destiné qu'à meubler le temps qui passe, en sirotant une bière...

Mais la réalité la plus terrifiante pour plusieurs d'entre eux, c'est celle de la femme. Ils la désirent pour la soumettre, pour se réfugier en elle ou s'y mirer avec admiration. Jusqu'à ce qu'ils découvrent son secret, sa différence. Alors ils la fuient dans le dégoût. Car ils ont en commun une peur viscérale des femmes, de leur manie de s'attacher, de leur sens de la continuité. Voici l'un d'eux, dans toute sa splendeur de conquérant: «Juché sur la poitrine d'une femme, qui est à elle seule toutes les femmes mais aussi celle qui manque, un homme s'explique avec l'univers. Contenant



en lui-même, qui sait? une envie de dégoûter.

Aucun des personnages des *Grands Brûlés* n'a de nom ni de prénom. À quoi bon les identifier puisqu'ils existent si peu. On ne trouve qu'un seul nom propre dans tout le recueil: c'est celui de Dieu que le personnage sadien implore... Certains travaillent — mais on ne précise pas leur métier — et tous vivent dans une ville non identifiée, moderne sans doute, dont le centre est «ce cimetière qu'il attend d'être, qu'il est déjà, qu'il a toujours été». Les villes comme leurs habitants sont dévastées par l'insignifiance.

Les «grands brûlés», ce sont ces espaces urbains tout autant que ces personnages d'hommes fous, pervers, ridicules, dont le désespoir se retourne comme une arme contre eux-mêmes ou les autres, qui s'agitent avant de disparaître pour de bon, de se volatiliser dans l'espace. De devenir algues ou poussière d'étoiles.

Ces fuyards sont des cas de figure que l'écriture discrète de Guy Perreault, moins manifestement travaillée que celle du premier recueil, suit à la trace, si ce n'est pour quelques notations ironiques qui soulignent leur ridicule. Perreault a de toute évidence aimé ses personnages suffisamment pour les laisser à leur sort. La structure de ces nouvelles est complexe, mais suffisamment légère pour ne pas gêner la lecture.

En dépit de son pessimisme radical et du nihilisme frénétique de ses personnages, ce livre a quelque chose de tonique. Sans procès ni lamentations, il expose une part significative de la riche variété de fuites à laquelle peut s'adonner un certain imaginaire masculin.

Et que dire de l'illustration de la couverture du livre, le sublime *Christ mort* de Mantegna, tout de douleur et de gravité... Elle annonce de bien étrange façon les histoires de ces modernes échantillons de l'*Homo sapiens* qui, dans ses moments de frayeur, régresse vers son ancêtre l'*Homo erectus*.

rchartrand@videotron.ca

ROMANS DE L'AMÉRIQUE

## Fais-moi mal, Frankie...

Saint-Tite, ses dépanneuses (je parle des filles qui travaillent dans les dépanneuses). J'ai fait le tour. Il y en a trois, et elles sont toutes jolies. Hier soir, un balbuzard, nouveau pensionnaire du lac, s'est perché dans un vieux tremble, près du quai, et y a passé la nuit. Ça doit être un jeune. Pas encore de nid, pas encore établi. Vendredi, il est passé tellement d'outardes que c'était presque impossible de finir une phrase. À tout bout de champ, j'étais obligé de me lever pour aller voir: encore un V majuscule qui pointe vers le nord.

J'aimerais pouvoir écrire tout de suite sur la merveilleuse anthologie de Jim Harrison, qui vient de sortir chez Lafont, parce que lui aussi, Harrison, se préoccupe du sort des balbuzards. Mais je ne l'ai pas encore terminée, alors on y reviendra. Rabattons-nous pour l'instant sur le sympathique petit livre de Meyer Levin que, paraît-il, Hemingway admirait pour sa franchise et à la prose duquel, dit-on, Salinger ne serait pas resté insensible, ce qui est une manière de dire que ça doit parler de jeunes adolescents.

Je n'avais jamais rien lu, autant l'avouer, de ce Levin, qui est l'auteur d'un roman célèbre, *Crimes*, adapté au cinéma par Orson Welles et qui, à l'âge tendre de 24 ans, a écrit *Frankie & Johnnie*, traduit pour la première fois en français chez Phébus. L'éditeur (mais faut-il les croire?) parle d'une sorte de livre-culte, redécouvert après la guerre après avoir d'abord été édité en l'an 1930. Le sujet? Celui-là même dont Hitchcock (merci encore, cher éditeur) disait non pas que c'était le seul qui fût important mais bien que c'était le seul! Le fameux et traditionnel *boy meets girls*, qu'on ne se lasse jamais, en effet, de célébrer dans la vie comme au cinéma (qui n'existerait pas sans lui). Et en littérature, peut-on imaginer Marcel sans Albertine, Swann sans sa Odette, un Don Quichotte sans dulcinée ou un Bloom sans Molly? Donc, pas de Johnnie sans Frankie.

## Amours américaines

C'est une banale histoire d'amour entre deux ados américains à Chicago pendant l'entre-deux-guerres. Tout se passe dans la bagnole, qu'il s'agit de garer le long d'une route peu fréquentée, même si certains soirs il y a foule. Une fille de bonne famille, comme l'est Frankie (diminutif de Frances), peut se permettre d'embrasser mais pas de coucher. On embrasse pour récompenser le gars qui vient vous reconduire à la porte, après s'être tâté un peu les mains, au cinéma, et peu importe que le cavalier soit différent chaque soir: se laisser embrasser est presque obligatoire, mais aller plus loin équivaudrait à se choisir un mari. Ça ne devait quand même pas être facile à l'époque. Dans ce genre d'histoire, l'art du baiser prolongé acquiert toute son importance. Il s'agit de

promettre le plus possible sans se compromettre. «Tu m'aimes, hein, Frankie? Mmm hmhm...» «Moi aussi, je t'aime.» Mais un adolescent d'une quinzaine d'années, comme Johnnie, se lasse vite de ces petits jeux et, pour tout dire, il peut même en devenir extrêmement frustré. «Elle aurait pu avoir peur s'il lui disait qu'il la désirait si fort, et de toute façon elle le savait déjà, alors que faire de ce désir?» En effet, que faire?

On peut comprendre l'intérêt d'Hemingway, et celui de Salinger, son compagnon de beuverie d'un soir au Ritz à la libération de Paris. La prose est entièrement dénuée d'effets de style et, en un sens, on pourrait trouver défendable l'idée que cette facilité apparente n'est, en fait, que l'absence de toute facilité. L'écriture reproduit avec une charman-

te exactitude les élans naïfs propres à l'âge qui est celui des protagonistes. C'est plein de «trucs» et de «bidules», de «quelque chose dans le genre» et de «ça faisait drôle», auxquels il faudrait ajouter, aujourd'hui, les «affaires» et la «patente», approximations du langage et de la pensée par lesquelles les adolescents, peut-être depuis toujours, s'efforcent d'exprimer la réalité.

Bien sûr, si on aime les tourments détaillés à la Dostoïevski, il vaut mieux aller voir ailleurs. Mais ce qui se passe dans ce livre est pourtant loin d'être inintéressant. C'est Roméo et Juliette sur fond de vide culturel et de vacuité spirituelle. C'est toujours l'amour qui n'arrive pas à se dire, restant ce jeu dangereux qui est, lui-même, on croit le deviner, la véritable transgression, plutôt que ce sexe qu'on n'ose pas pour en avoir trop bien intériorisé les interdits. Il y a quelque chose de pourri au royaume du puritanisme, et on se prend à penser avec un doux sentiment de pitié à ces pauvres Chinois du règne de Mao, empêchés de se marier avant les âges de 27 et 29 ans.

L'institution du bordel n'était pas, dans le Midwest de cette époque, aussi florissante qu'en Europe, où

se rendaient les Américains vraiment désireux de se débaucher. Le mariage est ici presque le seul exutoire possible à la frustration. Conversation du petit couple: «Comment faut-il pour tenir le coup à deux? — Je ne sais pas. Dans les soixante-dix dollars par semaine, j'imagine. — Peut-être que soixante suffiraient.» Et plus loin: «Et si elle travaillait? Non, sa femme à lui resterait à la maison. Sa femme...»

Johnnie est donc un bon petit homme prêt à caser, paré à mettre sur pied sa propre cellule de production. Car on devine la suite. Saire trop bas, marmots trop tôt. Et tout le drame de ce petit livre, qui finit par être touchant, tient dans cette seule explication: ils ne sont pas prêts, même si leurs corps, eux, le sont. Incapables de projets, alors que ceux-ci représentent la condition sociale de l'amour charnel honorable, et la seule manière d'aller plus loin sur la voie de la fusion idéalisée au bord de laquelle ils ne savent encore que tâtonner. Ce sont de pauvres petits. Ils auront 50 ans lorsque le train de la révolution sexuelle se mettra enfin en branle, leur permettant, au mieux, de sauter dans le wagon de queue.

Levin, lui, en avait 46 lorsque, profitant d'une réédition de son ouvrage, il ajouta, par un acquit de conscience douteux, un *happy end* paradoxal en forme d'accident de voiture (c'est là que ça se passe, je vous dis). La première version se terminait sur la grinçante peine d'amour de Johnnie, entre-temps dessalé par des filles plus faciles (elles existaient quand même aussi en ce temps-là), une peine dans laquelle tout Roméo moderne, il me semble, peut reconnaître une partie de son âme. *In extremis*, l'auteur semble avoir voulu, d'un coup de baguette magique, transformer le tout en conte de fées possible, alors que la cynique réalité du manque paraissait étrangement plus conforme à la vérité.

## FRANKIE &amp; JOHNNIE

Meyer Levin  
Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Muriel Goldrajch  
Phébus  
Paris, 2000, 170 pages

Didier van Cauwelaert  
L'éducation d'une fée  
roman  
■ Albin Michel

Toutes les femmes sont magiques.  
Il suffit d'être un enfant.

ALBIN MICHEL  
www.albin-michel.fr

Roman

Chassée d'Angleterre, une famille échoue à Cap Random, sur les côtes de Terre-Neuve. Elle découvre l'Amérique, celle de la misère et du désespoir...  
Bernice Morgan  
Cap Random  
352 p. • 24,95 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-2537  
Courriel: xyzed@mlink.net

Nous AGRANDISSONS  
pour mieux vous servir!

À l'achat de trois livres sur présentation de cette annonce obtenez:

20% sur le premier\*

25% sur le deuxième\*

30% sur le troisième\*

Promo en vigueur jusqu'au 11 juin 2000

Venez découvrir notre sélection de livres avec des rabais allant jusqu'à 40%

le Parchemin  
Quartier Latin  
Mezzanine Métro Berri-UQAM • Tél: (514) 845-5243

\* À partir du prix ordinaire. \* À l'exception des livres scolaires \* Livres en inventaire seulement.

# LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Hébert en colère

### DUPLESSIS, NON MERCI!

Jacques Hébert  
Éditions du Boréal  
Montréal, 2000, 208 pages

On savait que Jacques Hébert avait de la verve et un penchant pour la polémique. Auteur prolifique, il a publié, depuis 1948, plusieurs essais et au moins un roman, *Les Écœurants*, en 1966, pas piqué des vers. Ces dernières années, cependant, le sénateur avait pris toute la place, reléguant ainsi l'essayiste à l'arrière-plan. Son vigoureux *Duplessis, non merci!* vient nous rappeler que l'homme a encore de la gueule et des convictions.



Louis Cornellier

Duplessis avait-il des qualités d'homme et de chef d'État qui justifiaient que l'on réévalue sa réputation pour le moins entachée? Certains, récemment, l'ont cru, au point où Jacques Hébert s'est senti obligé de prendre la plume pour mettre les choses au clair: «*Comment se réconcilier avec un être qui a corrompu toute une société, d'un bord à l'autre, depuis l'humble cantonnier jusqu'à l'archevêque, et qui a avili le processus dé-*

mocratique au point que le Québec était devenu la risée du monde?»

Non, Jacques Hébert ne sera pas objectif et il s'accorde avec Gérard Pelletier pour dire que, s'il faut garder mémoire du régime duplessiste, c'est dans le sens d'une mémoire douloureuse et féroce critique. Il cite Elie Wiesel: «*Nous devons toujours prendre parti: la neutralité aide l'opresseur, jamais la victime*» et se commet: souvenons-nous du mal que Duplessis a fait, car il n'y a rien d'autre à retenir. La charge qui suit, car c'en est une en règle, est animée d'une hargne franchement réjouissante.

Arriviste fini, le «cheuf», véritable «Niagara de paroles» mais «Sahara d'idées», doit son accession au pouvoir, en 1936, à son alliance avec les leaders de l'Action libérale nationale (Gouin, Hamel), qui prendra rapidement la forme d'une odieuse trahison dont il ne se repentira jamais par la suite.

Adeptes du «bossisme» (selon la formule de Gérard Bergeron), l'hypocrite avocat devenu premier ministre élèvera la mesquinerie en art de gouverner. Sa haine viscérale de toute forme d'opposition

lui inspirera des vengeances qui frapperont d'innocentes victimes. Un tracé routier mal foutu cause des accidents meurtriers? Tant pis, le comté vote rouge. Un village «libéral» a besoin d'un système de protection contre les incendies? Qu'il brûle! Des députés adverses sont imbattables? On élimine leurs comtés!

Amer, Jacques Hébert ne laisse rien à la crapule: «*Le pouvoir, dans le sens le plus étroit mesquin du mot, comble ses vœux et remplit toute sa vie médiocre et sans idéal. Bref, voilà un bien petit personnage que le Québec allait réelle en 1948, en 1952 et en 1956.*» Comment expliquer, alors, ses succès électoraux? Chiffres à l'appui, Hébert démontre qu'on a exagéré l'appui populaire au «cheuf»: «*En tenant compte de tous les votes achetés ou volés, on peut affirmer que, pendant tout son règne, Duplessis représentait, en réalité, une minorité de la population du Québec.*»

### Un tyranneau de province

Corrompus jusqu'à l'os, les gouvernements unionistes du temps volaient la province en exigeant des pots-de-vin en échange de contrats, achetaient les journalistes et manœuvraient pour ruiner les adversaires du régime afin de les réduire au silence. Tous pourris, les unionistes, de s'écrier

Hébert: «*Ca m'agace beaucoup que Paul Sauvé de même que les autres "aristocrates" du parti, genre Daniel Johnson, Antoine Rivard, Yves Prévost, Antonio Barrette, aient droit à un traitement de faveur de la part des écrivains de leur époque et, aujourd'hui, de la nôtre. Ces enflés prétentieux ministres, qui jouaient les distingués, faisaient partie du gang de Duplessis, ne l'oublions jamais.*»

Là-plat-ventrisme de l'Église de l'époque suscite aussi la colère du pamphlétaire. En échange de faveurs politiques (le cardinal Léger, aux dires de Hébert, aurait même reçu une bague de chez Birks d'une valeur de 4500 \$), les religieux acceptent de se transformer en haut-parleurs du tyranneau. Le résistant Mgr Charbonneau, un des beaux personnages de notre histoire, se fera vicieusement évincer du Québec par un misérable premier ministre incapable de supporter la grandeur d'âme du prélat ouvrieriste.

Jacques Hébert a raison: comment se réconcilier, en effet, avec un homme qui professait un anti-communisme hystérique (l'infâme loi du cadenas) afin de bâillonner ses adversaires, qui se dressait «*contre les revendications syndicales les plus modérées, contre le principe même du syndicalisme, contre le droit de grève,*

un homme pour qui «*le militantisme ouvrier représentait le mal, la subversion?*»

Que reste-t-il à sauver? L'autonomiste primaire qui confondait ses intérêts avec ceux du peuple québécois et qui agitait le drapeau québécois pour faire diversion? Son seul geste concret, d'après Hébert, dans une véritable perspective autonomiste: la création d'un impôt provincial.

A quoi encore, sinon au minable despotisme de province, attribuer son mépris des intellectuels et de la culture, son prétentieux paternalisme à l'égard des universités, sa vision rétrograde des femmes?

Systématique et virulente, la critique de Jacques Hébert se veut définitive. «*Mauvais orateur, total dépourvu d'humour*» malgré ce qu'en dit la légende, «*esprit d'une rare vulgarité*», Duplessis reçoit ici une raclée qui le laisse knock-out.

Enfin, plaidoyer en faveur des orphelins de Duplessis, l'épilogue apostrophe le cardinal Turcotte, Lucien Bouchard et le docteur Lamontagne et leur intime de «*sauver notre honneur collectif.*»

Chemin faisant, Hébert en profite aussi pour régler d'autres comptes. «*Thuriféraires bornés et blablâteaux*» du chef de l'Union nationale, Robert Rumilly et Conrad

Black y passent, tout comme, pour d'autres raisons, Lionel Groulx, «*notre maître le dépassé*» et «*grand penseur cryptofasciste*» envers lequel Hébert, à mon avis injuste à cet égard, est sans merci. Deux rescapés seulement s'en tirent avec les honneurs: Adélard Godbout, dont la fortune historique n'est pas à la hauteur de ses réalisations, et «*le magnifique Devoir de la grande époque Filion-Laurendeau.*»

Au total, ce livre, lancé par surprise, s'avère l'un des bons moments de la saison. D'une vigueur à tout casser, diablement emporté et colérique, rédigé dans un style tout plein d'urgence (on fait perdre son sang-froid à un témoin «*en l'insultant énorme*», on se retrouve devant de «*gros gras scandales qui vont par la suite arroser visqueux*»), ce pamphlet sans concession combine avec bonheur la rage et l'enquête pour mieux terrasser l'ennemi.

Le libéral et fédéraliste militant Jacques Hébert, cela dit, devrait prendre acte: l'expression «*nationaliste de droite*», contrairement à ce qu'il affirme, n'est pas nécessairement un pléonasme. L'un va souvent sans l'autre et, par les temps qui courent, les fédéralistes de gauche, ma foi, on les cherche, on les cherche...

[louiscornellier@parroinfo.net](mailto:louiscornellier@parroinfo.net)

### ESSAIS ÉTRANGERS

# Langue pure comme dans «pure laine»?

### RÉPERTOIRE DES DÉLICATESSES DU FRANÇAIS CONTEMPORAIN

Renaud Camus  
Éditions POL  
Paris, 2000, 378 pages

Le souci d'une langue «pure» prédispose-t-il à l'amour du sang pur, à la haine du métissage? Se passionner pour la provenance et l'histoire des mots conduit-il à l'obsession pour l'origine des gens?

Questions légitimes soulevées par «l'affaire Renaud Camus» qui a éclaté récemment en France. Rappelons les faits: dans son «journal intime» de l'année 1994, publié sous le titre *La Campagne de France*, l'écrivain Renaud Camus soulignait une surreprésentation de juifs parmi les animateurs d'une émission diffusée sur France-Culture. Propos dénoncés de façon extrêmement violente.

Notamment par Laure Adler, directrice de France-Culture — qui a intenté un procès à Camus —, qui compara l'écrivain à Hitler! Devant le tollé, Fayard retira le livre des librairies. Un groupe d'écrivains, dont Dominique Noguèze, publia ensuite une pétition en soutien à Camus, affirmant que «*le retrait [du] livre des librairies prive les lecteurs de la liberté de juger par eux-mêmes.*»

(Dernier rebondissement: Fayard republiera le livre, les passages dits «racistes» et «antisémites» en moins.)

Les propos scandaleux, la sur-enquête de dénonciations: tout cela est bien triste car au même moment paraissait un autre livre de Renaud Camus, *Répertoire des délicatesses du français contemporain*, publié chez POL, éditeur habituel de Camus, qui avait refusé *La Campagne de France*.

sommes plus désormais que des commensaux ordinaires parmi nos anciens invités», ces «individus d'autres cultures et d'autres races qui se présentaient chez nous». Ces derniers «*furent trop nombreux*» et un jour «*cessèrent de se considérer comme des hôtes*» pour «*se considérer eux-mêmes comme étant chez eux.*»



Antoine Robitaille

### Dommage

Les propos scandaleux, la sur-enquête de dénonciations: tout cela est bien triste car au même moment paraissait un autre livre de Renaud Camus, *Répertoire des délicatesses du français contemporain*, publié chez POL, éditeur habituel de Camus, qui avait refusé *La Campagne de France*.

Il aurait été tellement plus simple que l'auteur ayant accouché de «saloperies» — le mot est de B.-H. Lévy — soit un pauvre idiot sans talent (comme c'est le cas pour la quasi-totalité des antisémites). Mais non, ce *Répertoire* est un livre délicieux, original, intelligent, nécessaire. Autant le dire tout de suite: nulle trace, ici, de ce «purlainisme à la française», maurassisme douteux qui semble exsuder de *La Campagne de France*.

Comme l'écrivait Lévy à propos de certains contempteurs de Camus: «*Ah! l'éternelle jouissance de l'imbécile qui tient enfin sa bonne raison de ne pas lire un écrivain.*» Or, justement, le *Répertoire*... mériterait une grande attention. «*Délicatesses*», ici, signifie non seulement «*finesses, élégances, raffinements*» mais surtout «*délicates questions, points sensibles, occasions de débats, peut-être même de disputes.*»

Au premier abord, on se croit en présence d'un manuel d'an-

tan du type «il faut dire — il ne faut pas dire». Sorte d'ouvrage de référence, composé d'entrées classées par ordre alphabétique. Convient ici, toutefois, une lecture linéaire, d'un couvert à l'autre. Car à partir des expressions et erreurs fréquentes, à partir, aussi, du prêt-à-parler d'aujourd'hui, l'auteur dresse une véritable sociologie du français contemporain.

La forme n'a rien d'universitaire. Les prémisses non plus, puisque Camus se donne le droit de «*juger*», de discriminer, de défendre ses préférences. Et c'est peut-être là tout l'intérêt du livre. Les spécialistes de la langue, dans les dernières décennies, nous ont habitués à autre chose, eux qui mettent tout jugement entre parenthèses, se contentant de décrire «l'usage», nouvelle norme absolue: «*Tout ce qui se dit couramment se dit à bon droit.*» Camus, lui, juge, se permet un «*exercice de goût*». Comme les grammairiens d'antan.

Ceux-ci, cependant, évoluaient dans un monde où le jugement n'avait pas été complètement discrédité. Prôner l'usage, dans un contexte linguistique livré aux académiciens, c'était jadis se montrer révolutionnaire. La situation s'est presque inversée: prôner le goût, le style, le jugement, dans un monde livré à la double tyrannie de la langue bureaucratique et de l'idolâtrie de l'usage — où les dictionnaires sont devenus de simple «*chambres d'enregistrement*» du parler de l'époque —, prend des allures de subversion.

Camus apparaît comme une sorte de Persan de Montesquieu ou quelque visiteur aristocratique, perdu dans une France totalement démocratisée «à l'aube du III<sup>e</sup> millénaire». Il y a du Tocqueville dans sa façon de relever les innombrables défauts du français forgé par l'ère de l'égalité radicale.

### Toujours à l'écoute

Barthes — maître de R. Camus —, espionnant ses voisins de table au café, disait qu'il les «*entendait ne pas s'entendre*». De même, Camus est toujours à l'écoute. Il note, interprète, transcrit avec un humour fin. Il témoigne d'un «*effondrement de la syntaxe*». Pointe des combats «*perdus d'avance*» (par exemple, pour le vrai sens d'«*énervé*») et conclut: «*Peut-être est-il d'autant plus honorable de le mener.*» Son désespoir linguistique ne manque pas d'élégance.

La langue française d'aujourd'hui, telle que pratiquée en France (mais les critiques valent aussi pour le Québec), il la trouve rapetissante. Tout devient abréviation, à cause d'une «*complaisance à vouloir toujours faire vite*». L'éventail des expressions se rétrécit. Telles des algues tueuses, des locutions comme «*quelque part*», «*c'est vrai que*» se généralisent et étouffent tout autour d'elles.

Parlant de la manie de faire de «*vivre*» un verbe transitif, il écrit: «*Vivre est devenu, selon les cas, synonyme de ressentir, percevoir, assumer, supporter, accueillir, faire l'expérience de...*»

Une idéologie du «*sympa*» prospère qui impose de donner l'impression, en toutes circonstances, d'«*être soi-même*», ce qui commande des attitudes «*décontract*», «*relax*». Il n'y a plus de professeurs mais des profs (ou bien des enseignants, ce qui n'est certainement pas un progrès!). On accepte de moins en moins d'ajuster son discours à son interlocuteur. Tout ce qui importe, c'est «*d'être compris*». Or, insiste Camus, cela appauvrit terriblement non seulement la langue mais la pensée. La précision, la subtilité se meurent. Nulle surprise que, dans les écoles, la violence augmente.

On traitera Camus de réactionnaire, de conservateur. Entendus dans un sens péjoratif, les mots s'appliquent parfaitement à ses condamnables positions sur l'identité française. En matière linguistique toutefois, on doit parler d'un réfractaire pronant une nécessaire résistance. Malheureusement, la première attitude nuira à la seconde, même si, logiquement, elles n'ont aucune espèce d'affinité.

[arobitaille@sympatico.ca](mailto:arobitaille@sympatico.ca)

**HUMANITAS** Nouveautés printemps 2000

**HYPERBORÉE**  
Maurice Joncas  
C'est la lecture d'un poème de Paul-Marie Lapointe, Arbres, qui a inspiré ce recueil sur la Gaspésie, ce pays où se chantent encore sans arrêt, comme en une litanie, les merveilles de la vie.  
Poèmes, 171 pages • 27,95 \$

**BURKINA BLUES**  
Angèle Bassolé-Ouedraogo  
Gorgé de soleil, de douleur et de nostalgie, ce long poème évoque l'attachement à la terre première, les êtres chers et la désérence des fils de pauvres dans les villes d'Afrique.  
Poésie, 76 pages • 8,00 \$

**LA TERRE EST VIDE COMME UNE ÉTOILE**  
Gary Klang  
Après le volume *Je ne veux pas mourir chauve* à Montréal, tableau mordant de la vie littéraire québécoise, Gary Klang renoue avec la poésie et le rêve d'une île de paix, d'amour et de fraternité.  
Poèmes, 100 pages • 8,00 \$

**ÉNIGMES DE LA SÉDUCTION POLITIQUE**  
Andrei Stoiciu  
Coédition avec Libra (Roumanie)  
Un livre essentiel pour mieux comprendre les bouleversements politiques, sociaux et culturels des anciens pays communistes, particulièrement de la Roumanie.  
Essai, 357 pages • 32,95 \$

**JACQUES GODBOUT: LE DEVOIR D'INQUIÉTER**  
Yvon Bellemare  
Quête identitaire acharnée, l'oeuvre de l'écrivain et du cinéaste Jacques Godbout - dont le devoir d'inquiéter est manifeste - cerne avec intelligence, lucidité, générosité et ironie, les visages changeants de la société.  
Essai, 176 pages • 24,00 \$

**L'AMERTUME DU POÈTE**  
Jean Ferguson  
Parce que la vie lui a appris que les gens sont veules et qu'ils n'ont pas le courage de changer leur destin pathétique, les aphorismes et les réflexions de Jean Ferguson sont remplis d'amertume et de cynisme.  
Collection CIRCONSTANCES  
120 pages • 18,95 \$

990 Picard, Ville de Brossard, Québec, Canada J4W 1S5  
Téléphone/Télécopieur: (450) 466-9737 • [humanitas@cyberglobe.net](http://humanitas@cyberglobe.net)

présenté par **EX** et **COBALT**  
ART PUBLIC

**POÉSIE**

**Marché francophone de la poésie**  
Place Gérald-Godin du 1<sup>er</sup> au 4 juin 2000

**Langue et poésie**, en français aujourd'hui  
Foire du livre, conférences-débats, spectacle de troubadours et lectures animées

Arfuyen - Jacques Brémond - Cadex - Écrits des forges/Arcaide/Estuaire/Exit  
Fata Morgana - Fides - Entrelacs - Gallimard - La Différence - Le Loup de gouttière  
Le Sabord - Lettres vives - Les Herbes rouges - L'Hexagone/VLB/TIPO  
Mercure de France - Noroît - P.O.L. - Perce-Neige - Poésie 2000  
Poètes de brousse - Regroupement des éditeurs canadiens-français  
Trait d'union - Trois - Tryptique / Mœbius - Verdier  
et le Centre des lettres du Languedoc-Roussillon, invité d'honneur.

**MÉTRO MONT-ROYAL**

Québec **LE DEVOIR**

Pour plus d'information, visitez le site de notre diffuseur officiel : [www.poesie-quebecoise.org](http://www.poesie-quebecoise.org)

# LIVRES

LE FEUILLETON

## Leçons d'écoute

CAVATINE

Bernard Simeone  
Éditions Verdier  
Lagrasse, 2000, 124 pages

Un homme, à la suite d'une panne qui l'oblige à s'arrêter dans une ville de banlieue non loin de Turin, décide d'y louer un garage et de l'aménager pour y vivre quelque temps. Critique musicale, il veut y écouter un nouvel enregistrement des quatuors de Beethoven dont il attend beaucoup. Ce qu'il n'a cependant pas prévu, ce sont les souvenirs qui vont se mettre à refluer pour lui rappeler la douleur d'un ancien amour, mais aussi celle d'une faute qu'il avait préféré oublier: le viol d'une jeune femme qui avait décidé de se soustraire à lui, de ne plus lui appartenir («Et pourtant, la pénétrer ne voulait rien dire. On ne pénétré rien ni personne [...] On n'étreint pas un corps mais sa fuite»). C'est dans ce double espace — celui de la musique, intemporel, celui d'un amour ancien, réactualisé par ce curieux thaumaturge qu'est l'inconscient qui ne connaît pas le passage du temps — que Simeone va construire ce roman très dense, très intérieur, dont la prose poétique reste toujours sobre et l'émotion toujours contenue.

Simeone n'est pas poète pour rien, et cela se sent à tout moment à la lecture. En poésie, le dessin est primordial, le récit bien secondaire. La poésie raconte par images, par symboles, par allusions, par silences, par creusements. Elle préfère généralement montrer l'envers du visible, sa force cachée. L'action y apparaît rarement, sinon par les traces laissées par son geste. De même, dans ce récit, il ne se passe que fort peu de choses, car là n'est pas son but. Il accueille plutôt ce qui est resté inaudible, tu. Il cherche les empreintes de ce qui s'est déposé dans le temps. On a dit souvent que l'Occident avait développé la «vue» au détriment de l'«ouïe», que la vue était même devenue un sens monstrueux à force d'accaparer tous les autres sens et d'imposer son ordre comme le seul capable de s'allier et de contribuer aux progrès de la civilisation.

Raison, logique, architectonique, mathématiques, schémas, organigrammes, plans, ce sont là les armes qui nous servent à dominer la nature et à la transformer, à organiser aussi nos vies au moment où le temps nous manque le plus et que nous voulons y voir clair. Vous aurez sans doute observé combien, alors que notre espace urbain est quadrillé comme un jardin à la française (mais sans arbres), le reste est abandonné aux bruits, c'est-à-dire à ce qui ne peut être distingué par l'oreille que comme une sorte de magma, de douce (ou violente) cacophonie où aucune structure ne domine... L'œil est à l'espace ce que l'ouïe est au temps, bien qu'à peu près tout ce que nous faisons aujourd'hui se condense autour du regard et de l'image. Je vous suggère de faire un jour l'expérience de voir un film au complet sans la bande sonore: vous verrez alors combien l'image est plate, sans relief, qu'elle n'évoque rien, ne vous parle de rien, ne vous dit rien (j'exagère, mais si peu). Pourtant, c'est elle qui vaut de l'or. L'or des sourds.

### La rumeur profonde qui nous habite

Outre le narrateur (critique musical) et la jeune fille morte lors d'un accident, qui se droguait et voulait être une musicienne accomplie, vous trouverez dans ce récit un prêtre — ou ex-prêtre? — qui se donne aux paumés, aux jeunes en difficulté, aux drogués, à un moment où l'on parle beaucoup en Italie de compromis historique et de théologie de la libération. Sa méthode n'est pas la réinsertion mais, pourrions-nous dire, la conversion à soi... «On les disait guéris lorsqu'ils communiquaient, s'inséraient. Ils s'étaient retrouvés, voilà ce qu'on disait.

Mais se retrouver, c'était en réalité autre chose, et lui le savait mieux que personne, qui s'acharnait à sculpter des êtres jeunes avec de la musique et des sons, solides parce que palpables. Les souffrances les plus immédiates, il les affrontait avec des armes d'air, vibrations, résonances [...]. Les mots des éducateurs, il refusait d'en faire usage.» Ses sons — car même la musique lui paraît souvent trop construite —, il les prend dans une lagune, les appelant des «leçons d'écoute» car elles vous obligent à devenir caisse de résonance, bien au delà des mots et des phrases. Pourtant, ce sont elles qui permettent leur surgissement puisque, paradoxalement, lorsqu'elles prenaient fin, «le silence paraissait plus vaste, et les syllabes, les phrases qui traversaient l'esprit acquiesçaient plus de précision, un poids de particulier.»



Jean-Pierre Denis

On parvenait à sa rumeur profonde. Degrés d'une marche vers le jour qui n'est pas montée mais descente, dira le narrateur en parlant du onzième quatuor de Beethoven. «Dans la mine du jour.» On retrouve bien là l'envers du monde et des signes dont j'ai parlé plus tôt. Les passages consacrés à la perception et l'analyse du temps dans la musique y sont par ailleurs d'une grande précision, cherchant à chaque fois à «vaincre l'excès des adjectifs, à débuser en chaque interprétation ce que la musique a de nu». Qu'est-ce que la musique? «Une densité hors la vie, un sens projeté dans l'inhumain, un temps lui-même différé, privé de ce qui distingue — son cours, sa fatalité — mais qui devient le plus vrai de tous les temps, un temps qu'on peut habiter.» Des adagios, il dira que

«le sol qui se dérobaît dans [leur creusement] était [sa] terre véritable, temps délié du temps, de l'obsession d'être vécu sous forme de temps, et, pour cela, devenu temps vrai.»

Pourtant, il l'admet, la musique n'est pas consolation, puisque aujourd'hui où «je la sais morte [...], les correspondances et les échos qui, à d'autres instants, donnaient au monde une épaisseur, une substance, forment à présent un enfer [...]. Le surcroît de vie que j'éprouvais en écoutant ces notes venait-il vraiment de la musique? À la fin, que lui reste-t-il de ce deuil dont le récit fait émerger lentement la figure la plus marquante en l'entretenant sans cesse à son amour de la musique? «A la pointe du deuil, il y a cette cruauté, le réel, qui ne détruit pas l'amour mais en éprouve la vérité. À la pointe du deuil, il y a trois phrases qui me traversent, j'ai aimé. J'ai commis la violence. Je suis seul. Et sur l'invisible balance, aucune ne pèse plus que les autres.»

Notons encore que Bernard Simeone — poète et romancier lyonnais de lointaine ascendance sicilienne (du côté de son arrière grand-père) — est aussi, en tant que traducteur, un passeur des lettres italiennes. Responsable aux éditions Verdier de la collection «Terra d'altri», il y a traduit de nombreux écrivains, dont Biamonti, Caproni, Doninelli, Erba, Luzi et Ortese. Qu'il a par ailleurs lui-même fait paraître *Acqua fondata* en 1996, le témoignage littéraire de son amour de l'Italie, une Italie faite de mots et de sons: «J'écris et je traduis pour cela: une Italie des mots qui contredit la plastique, émousse les profils insoutenables des fresques, une Italie toujours tue sous l'extase feinte ou la hargne, sous le refus harassé d'elle-même.»

denisjp@mink.net

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## L'ennui des rustres

CE MAUDIT SOLEIL

Marcel Godin  
Petite collection Lanctôt  
Outremont, 2000, 150 pages

ÉRIC SABOURIN

Fortement indigné du fait que cette œuvre ait sombré dans le néant du vaste purgatoire littéraire québécois, Émile Ollivier accuse, en préface, les éphémérides de la critique littéraire d'avoir mal éclairé ce roman. Le recul qu'accorde le temps nous permet, en effet, de mieux juger de l'originalité du récit et de revoir ce que sa thématique ajoutait de nouveau ou d'indispensable au tableau à portée universelle de notre littérature.

En 1965, Marcel Godin exposait-il avec audace ce que d'autres romanciers ont tu, dissimulé ou déformé? En un mot, dévoilait-il ou dénonçait-il mieux que ses collègues, ces écrivains qui sont aujourd'hui reconnus et étudiés?

La toile de fond de *Ce maudit soleil* nous ramène aux romans du terroir, sinon, au mieux, aux annales d'une ère située à l'aurore de la présente *Erreur boréale* (entreprise de déforestation que le poète Richard Desjardins décrie avec indignation). Un troupeau d'hommes illettrés, asservis dans des camps de bûcherons du Grand Nord québécois, se révèle incapable de contrer l'ennui. Ces mâles se jettent dans l'ivrognerie essentielle pour fuir leur petitesse d'hommes épuisés par la routine, mais surtout pour se vautrer dans le mensonge de la pudibonderie et son envers, la salacité. Tous évitent de faire face à l'hypocrisie des rapports masculins et à l'absurde de l'existence. En somme, la luxure inavouable comme seule pensée obsédante, mais ce serait une erreur de lecture que d'en rester là sans se tourner ensuite vers l'ensemble de la thématique. Portons notre regard autour du protagoniste de l'œuvre, un jeune commis échoué

parmi les rustres et qui n'a pas trouvé meilleur emploi que de demeurer entouré d'une faune à laquelle il ne ressemble pas, milieu auquel il offre néanmoins ses petits services.

### Le rôle d'Alphonse

Dès l'arrivée et l'accueil du commis-narrateur au camp, il est question d'homosexualité. Cette entrée en matière serait audacieuse pour l'époque si l'homme qui tente d'approcher le narrateur et qui récidivera, si ce lamentable Alphonse n'était décrit sous les teintes permanentes de la saleté et de la puanteur. Le rôle d'ordure conféré par la suite à ce personnage, comme étant le violeur compulsif de la seule femme du camp (quel contre-sens, tout de même!), tel un vengeur assasin, un être crasseux illustrant ou incarnant à outrance la laideur, ne rend aucunement justice à l'époque, aussi mécréante et aussi insensible qu'elle pouvait l'être aux sentiments humains ou aux pulsions instinctives.

Ce portrait de l'homosexuel sera redoublé et renforcé par celui de Julien, autre «vieux» à vilaine gueule sur laquelle tous voudraient volontiers taper. Remarquons que cette représentation insistante ne vaut guère mieux que la consternante phrase de François Galarneau (du classique *Salut Galarneau!* publié en 1967), qui plaisantait, bien sûr, avec un mot d'esprit à propos de l'amour bleu, autour d'une percutante parole se lisant encore ainsi: «Heureux comme un homosexuel en prison», comme si on pouvait léser avec la liberté de tout être humain, seule dignité de la condition humaine, fondement même de toute notion de bonheur. On eût voulu qu'il restât comme prémisse au bonheur du roseau pensant que nous sommes, cette liberté... même si nous sommes tous condamnés comme Sisyphe à répéter les mêmes gestes machinaux et inutiles.

ÉDITIONS DU NOROÛT  
C.P. 156, succ. De Lorimier, Montréal H2H 2N6

**Paul Chamberland**  
*Intime faiblesse des mortels* 14<sup>95</sup>

**Lauréat** PRIX DES TERRASSES SAINT-SULPICE/ESTUAIRE 1999

VIENT DE PARAÎTRE

**L'OBSESSION DES COMPÉTENCES**  
Gérald Boutin et Louise Julien, deux professeurs de l'UQAM, interpellent l'approche par compétences qui sous-tend les nouveaux programmes scolaires. Enfin, un ouvrage qui jette un regard critique sur les fondements de la réforme de l'éducation en cours et sur ses modalités d'implantation!

104 pages, 17 dollars

Éditions Nouvelles

Triptyque  
www.generation.net.com  
Tél.: (514) 597-1666

Yves Vaillancourt  
*Winter et autres récits*  
Inspirés par le voyage, les récits formant *Winter* ont comme point commun d'en exprimer l'aspect solitaire et intérieur. Chaque rencontre est empreinte de mystère. Dans cette solitude, hommes, femmes, gares ferroviaires et fontaines cachées, sont accueillis et espérés autrement que comme énigme obscures ou lumières à venir.

Yves Vaillancourt  
*Winter et autres récits*  
récits, 99 p., 17 \$

**LIBER**

Actualités de l'événement

Sous la direction de Gad Soussana et Joseph J. Lévy

Collaborateurs  
David Benhaïm  
Patrick Cady  
Luce Des Aulniers  
Jean-Marie Fecteau  
Marie Hazan  
André Jacob  
Suzanne Jacob  
Vincent Lavoie  
Jacqueline Lorange  
Jean-Ignace Olazabal  
Joanne Otis  
Serge Ouaknine  
Régine Robin  
Gaétan Soucy

ACTUALITÉS DE L'ÉVÉNEMENT  
LIBER  
216 pages, 25 dollars

Jean-Marc Léger  
*Le Temps dissipé*  
souvenirs

Les souvenirs d'un des auteurs majeurs de la société québécoise actuelle. Un ouvrage pour tous ceux que l'histoire du Québec et de la Francophonie ne laisse pas indifférents.

Format: 14 cm x 22 cm  
ISBN 2-89428-358-X  
474 pages — 36,95 \$

HURTUBISE  
HMH  
ÉDITIONS HURTUBISE HMH

**Beaumont**

Diffusion: ÉdiPress - (514) 273-6141

**LOUNA**  
Lionel Noël  
GAGNANT DU PRIX ARTHUR ELLIS  
Meilleur roman policier en français au Canada

277 pages - 24,95 \$

**MEURTRE À L'ASSEMBLÉE NATIONALE**  
Jean-Marie Roy  
Jusqu'où est-il prêt à aller dans la course au pouvoir?

175 pages - 19,95 \$

**T.K.**  
Pierre Guertin  
Les initiales de la mort

261 pages - 19,95 \$

# La matière colorée

**ARLENE SHECHET**  
**FRANÇOIS LACASSE**

Galerie René Blouin  
372, rue Sainte-Catherine Ouest,  
local 501  
Jusqu'au 10 juin

**BERNARD LAMARCHE**

La galerie René Blouin propose jusqu'au 10 juin deux expositions solos qui se complètent étonnamment bien. D'un côté, dans la grande salle de la galerie, Blouin accueille pour la première fois les travaux de l'artiste new-yorkaise Arlene Shechet, dont la carrière s'étend sur une vingtaine d'années environ. De l'autre, dans la petite salle, trois tableaux renversants de François Lacasse, un peintre montréalais qui n'en est pas à ses premières armes et qui démontre une très forte maturité. Entre les deux, bien que très peu de choses ne les rapproche, un goût prononcé pour la couleur, mais la couleur en tant que matière. Là s'arrêtent les comparaisons.

### Le temps qui s'écoule

Une large partie de la production de Shechet provient de sa réflexion sur la philosophie bouddhiste. Il faut souligner par contre que cette production ne cherche

en rien à être prescriptive. Plutôt, le bouddhisme est filtré dans cet art pour aboutir à une évocation de la longue durée comme de la contemplation.

Une partie des œuvres de Shechet est constituée d'un papier fait main, aux propriétés matérielles intrigantes. Mis à part les textures de ces surfaces fibreuses, l'intérêt de ces papiers provient du fait qu'il n'est plus le support à la couleur, au dessin, mais qu'il est en quelque sorte coloré dans la masse. Ainsi la couleur n'est-elle plus couchée sur le papier mais en devient une partie intégrante. Cette fusion donne lieu à des effets plutôt séduisants. Les références à des pratiques anciennes ou artisanales sont amplifiées par le motif des lignes qui courent dans les fibres du papier. Il s'agit du dessin de plans de temples anciens, légèrement adouci par le processus de fabrication de la feuille, d'un bleu aux splendeurs profondes.

Dans un coin de la galerie, l'artiste a déposé ce qu'elle nomme sa Stupa Pool. Une série de duos de vases de dimensions variables, aux courbes plus ou moins prononcées, certains élancés, d'autres plus trapus, couvre le plancher: en dessous, systématiquement, un vase d'une blancheur impeccable, au-dessus, des

vases jumeaux, fragiles, faits uniquement de papiers colorés. Tout se passe comme si les contenants flottant sur le dessus de ces petites colonnes étaient réduits à n'être plus que l'image des vases que l'on reconnaît comme solides. L'effet de l'accumulation enrichit également la pièce, exprimant toute sa délicatesse.

Les pièces de loin les plus intéressantes de l'exposition, parce que moins précieuses et conventionnelles, sont une série de bouddhas difformes déposés sur des socles. Fait d'hydrocal, un plâtre proche du ciment qui durcit terriblement rapidement et de la superposition de couches d'acrylique séché, ces statues tordues paraissent s'être immobilisées depuis le tout début des temps. Par un fascinant effet de mimétisme, les couches d'acrylique qu'apprête Shechet ressemblent en tous points à de la moisissure. Comme si les bouddhas, dans leur longue attente contemplative, s'étaient enlisés dans la matière du temps, pétris par leur attente, rongés par la pourriture.

Voilà un travail sur le temps et l'accumulation (de matière, de gestes, de taches) qui dépasse la complaisante recette qui, de l'accumulation, ne parvient à rien d'autre qu'à un discours sur le travail minutieux, sur l'art comme un dur labeur. Paradoxalement, vu le matériau dans lequel Shechet travaille (il durcit extrêmement rapidement), c'est par un travail très rapide et précis qu'elle s'approche de l'expression de la durée interminable. Des pièces pour le moins étranges.

### Un rideau de peinture

Plus enthousiasmant est de voir le travail du peintre François Lacasse. En tout premier lieu, il faut dire que Lacasse est maintenant représenté par René Blouin, lui qui n'avait plus de galerie depuis la fermeture de la galerie Rochefort qui a cessé ses activités l'an dernier. Il est rassurant de voir une galerie comme celle de René Blouin, parmi les plus importantes au Canada, faire un geste de cette importance. En mi-carrière, Lacasse est un des peintres les plus sérieux de sa génération. Il fait bon de voir Blouin bouger quelque peu et aller chercher des artistes moins aguerris que ceux qu'il défend habituellement. Il en va d'un geste important pour le milieu montréalais, au-delà des intérêts d'un seul artiste.

On avait vu le travail de Lacasse lors de l'exposition Peinture peinture il y a plus de deux ans, puis plus récemment avec les mêmes toiles dans Intersection, l'échange entre Toronto et Montréal, deux événements organisés par l'Association des galeries d'art contemporain de Montréal. Lacasse avait accroché alors des tableaux magnifiques, de troublants lavis d'encre et de vernis, qui mettaient en jeu la planéité de la surface de manière extrêmement séduisante. Un réseau de lignes était noyé dans des épaisseurs de matière translucide, faisait osciller la surfa-



Vapor, 2000, d'Arlene Shechet

SOURCE GALERIE RENÉ BLOUIN



SOURCE GALERIE RENÉ BLOUIN

Humeurs II, 1999, de François Lacasse

ce de façon remarquable. Lacasse est un de ces peintres qui explorent les registres de la peinture abstraite avec brio, problématisant les rapports entre le tracé et la couleur, la surface et la profondeur de la toile sans pour autant tomber dans la redite.

Seulement trois toiles sont accrochées dans la petite salle de la galerie, mais elles parviennent sans peine à s'imposer. Ces trois tableaux montrent des coulées complexes de couleur parfois opaques, parfois translucides. Du haut vers le bas, selon une trame d'une densité saisissante, Lacasse a accumulé les dégoulinades de peinture jusqu'à former un véritable rideau de peinture épaisse, sans rien concéder à une quelconque forme de décoration trop facile. Si ces toiles peuvent

s'approcher d'un esprit pop, c'est très certainement par les coloris que le peintre privilégie, qui peuvent faire penser à des friandises. En effet, tant par ces couleurs que par les coulées épaisses de peinture liquide, aussi par la facture lustrée de ces surfaces et la manière avec laquelle les couleurs s'entremêlent sans toujours se fondre les unes dans les autres, on peut penser à des coulées de sucre liquide.

De là à dire que l'aliénaire fait partie des thèmes abordés par cette peinture, il y a un pas que les œuvres ne permettent pas de franchir. Il y a certes dans l'épaisseur de couleur ces pastilles qui complexifient le feuilleté des tableaux en faisant dévier les coulisses de peinture. Chez Lacasse, une solide réflexion

sur les moyens de la peinture nous force à rectifier le tir et à évaluer son travail en fonction de l'histoire somme toute récente de l'expressionnisme abstrait américain, notamment en regard de la peinture de la star de ce mouvement, Jackson Pollock. Lacasse retourne effectivement au vocabulaire développé par Pollock: la ligne y est couleur, elle ne délimite plus l'espace mais l'articule autrement et couvre toute la surface de la toile, créant des espaces de peinture d'une extrême densité.

Par un très habile travail avec l'encre qui s'immisce entre les couches de couleur ou qui élabore le travail du fond de la toile pour ensuite donner tout son relief aux strates serrées de couleur, Lacasse donne un tour de vis supplémentaire à cet épisode de la peinture moderne. Et il nous en donne plein la vue. A ne pas manquer.

**Lacasse retourne au vocabulaire développé par Pollock**

Bienvenue

# Riopelle

**En permanence**  
à compter du 18 mai 2000

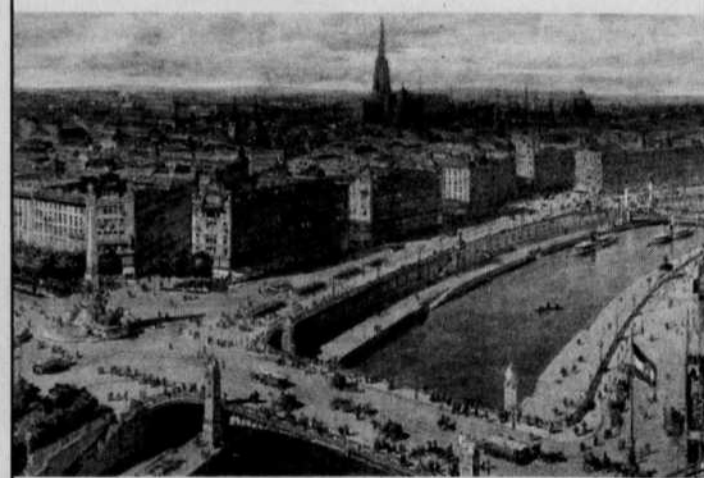
Renseignements: (418) 643-2159 www.mdq.org

MUSÉE DU QUÉBEC

Horaires d'ouverture:  
tous les jours de 10 h à 18 h,  
mercredi - jusqu'à 21 h.

Droits d'entrée (taxes et frais de service inclus):  
Adultes: 7 \$, Aînés (65 ans et plus): 6 \$,  
Étudiants: 2,75 \$, Jeunes de 12 à 16 ans: 2 \$,  
Jeunes de moins de 12 ans: entrée gratuite.

**l'idée de la grande ville  
europe centrale 1890-1937**

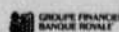
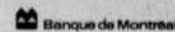


**du 24 mai au 15 octobre 2000**

**CCA**

**Centre Canadien d'Architecture**

1920, rue Baile, Montréal 514 939.7026 ou www.cca.qc.ca



# LES ARTS

EXPOSITION

## Au nom de l'art

**DE RENOIR À PICASSO: CHEFS-D'ŒUVRE DU MUSÉE DE L'ORANGERIE**  
Musée des beaux-arts de Montréal  
Pavillon Jean-Noël Desmarais  
Jusqu'au 15 octobre

**BERNARD LAMARCHE**

De Renoir à Picasso: chefs-d'œuvre du Musée de l'Orangerie, l'exposition la plus en vue de l'été montréalais, est d'abord un chapelet de grands noms de la peinture moderne occidentale. Picasso, Matisse, Modigliani, Monet, Derain, Renoir et Cézanne, parmi les plus grands de la peinture française de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle, prêtent leur nom à cette entreprise qui aurait pu n'être que strictement commerciale car de commerce on discute ici autant que de peinture, de nombre de visiteurs et de revenus pour cette seule escale canadienne, au Musée des beaux-arts de Montréal (MABM).

Les noms des artistes, sur les murs des galeries du musée, sont haut perchés au-dessus des têtes. Ainsi, si le cordon des visiteurs défilant devant les tableaux vous empêche de goûter ces chefs-d'œuvre, du moins vous ne pourrez pas manquer le nom des artistes aux œuvres desquels vous auriez pu vous frotter.

Cette présentation de la collection de Paul Guillaume qu'abrite le Musée de l'Orangerie à Paris — Guillaume étant cet important marchand d'art et collectionneur français du début du siècle, sensible aux avancées de la peinture moderne — est jouée comme si tout allait de soi.

Les tableaux, dont plusieurs sont renversants, tiennent le mur à force d'être mis en valeur par une mise en scène austère, dans les tons foncés. À chacune des salles, son grand nom: l'approche monographique a été retenue pour présenter ces toiles, sans grande imagination certes — des thèmes dans la peinture auraient pu être mis en relief, des manières de traiter la matière picturale; après tout, ne sommes-nous pas dans la modernité? — mais afin de ne pas nuire à la majesté des hommes (sur-tout, à l'exception d'une Marie Laurencin) dont le nom est ici sanctifié à travers leurs œuvres.

En guise de mise en contexte, dans chacune des sections chapeautées par leur grand maître, une brève notice biographique, standardisée comme il se doit, brosse à grands traits la vie et la carrière du peintre dont les œuvres sont à proximité. Là enco-

re, les truismes fusent de toute part. De Derain, celui de l'avant-garde, de la période fauve, il est essentiellement dit, comme il se doit, dans la notice qui accompagne ses œuvres, que ses «paysages aux larges touches carrées sont une explosion de couleur pure». Le ratage dans ce cas-ci ne pouvait être plus complet: après la lecture, on se retourne pour voir, de Derain, deux natures mortes et un portrait d'intérieur, dont les tons sont quelque peu rabattus, en plus d'un *Arlequin et Pierrot* (vers 1924). L'écart entre le texte et les toiles montre bien à quel point l'exposition, par les généralités qu'elle véhicule, n'est pas des plus stimulantes.

De la même façon — est-ce un effet de sélection? —, à travers le choix des organisateurs de la tournée des tableaux de l'Orangerie, au sein de la collection qui comporte 145 numéros, Guillaume, qui est pourtant un des joueurs importants de la scène artistique par son engagement intellectuel envers la modernité, apparaît ici quelque peu modéré dans ses inclinations. Ce ne sont pas les Matisse, les Derain ou même les Picasso les plus radicalement impliqués dans la modernité qui sont le lot de l'exposition.

### De la peinture

Mais tout n'est pas gris dans le monde de Paul Guillaume. Sans conteste, l'exposition recèle de magnifiques pièces. Force est d'admettre qu'étant donné l'exiguïté des locaux du petit Musée de l'Orangerie dans le jardin des Tuileries à Paris, rares sont les occasions de voir respirer ces œuvres de la sorte. Avec ses 81 toiles, un nombre relativement modeste, la présentation donne un aperçu valable de la peinture moderne française, en plus de ne pas être assommante par le nombre de numéros qu'elle contient.

On aurait pu craindre, vu les coûts astronomiques d'assurance et de transport pour faire se déplacer de tels bijoux, la venue de tableaux de très grands noms, mais de second ordre. Or, le pauvre Derain excepté, il n'en est rien. De Renoir, bien qu'une lassitude nous gagne immédiatement à la vue de ses plantureux et superficiels nus féminins, tout comme devant ses combien mièvres scènes d'intérieur, l'accrochage comprend au moins une nature morte pas du tout piquée des vers.

La salle des Cézanne est tout simplement renversante. On retrouve des tableaux célèbres, comme ce *Pomme et biscuits*, de 1880, dans lequel la table soumise aux impératifs de la schématisation, sous la pression des recherches picturales du peintre, bascule et

rend précaire la composition des fruits et des objets. Mais à lui seul, superbement campé sur sa cimaise, *Le Rocher rouge* (1895-1900) vaut le prix d'entrée. Dans ce paysage vivement découpé par le motif du rocher qui vient hardiment briser l'espace de la représentation et l'aplatir pour lui faire épouser la surface de la toile, la couleur se fait frémissante. Par de petites touches nerveuses qui font sa signature, Cézanne anime la surface de façon à jouer avec le regard, à tromper celui-ci, à dessiller les yeux.

Du Douanier Rousseau, les tableaux choisis rompent avec les thèmes connus de sa peinture. L'animalerie de ses tableaux les plus diffusés est ravalée dans ces portraits et autres paysages. De Soutine, également, les empâte-

ments crus de la peinture sont ceux de tableaux parfois célèbres mais également paysages moins connus, tout aussi rongés par la matière, ce qui en fait des attractions majeures. Également à voir, cette magnifique nature morte datant des alentours de 1919-27, *La Table*, dans laquelle Soutine semble avoir entendu la leçon de Cézanne mais en en donnant ici une version éthylée, toute faite de courbes. La salle des Matisse, ceux d'après la période fauve, est tout simplement enlevante. Dans cette sélection, avec ces odalisques baignées par des nids de signes abstraits que sont l'addition des différents motifs décoratifs qu'appréciait le peintre, on prend toute la mesure de celui qui jugeait de l'importance d'un peintre par sa capacité à introduire

dans le vocabulaire de la peinture de nouveaux motifs.

Le Picasso en est un, classiquement disons, avec le nu colossal de sa *Grande Baigneuse* (1921). À ce Picasso du «retour à l'ordre» (une formule réellement détestable qui désigne en contrecoup ce qui précède, dont le cubisme, comme étant de l'ordre du désordre), nous préférons de loin un petit *Nu sur fond rouge* (1906), réellement intrigant, dans lequel est visible l'influence de l'art africain.

Domage que la dernière galerie doive, pour mieux vendre les grands noms de l'art moderne, perdre son nom d'exposition. La boutique des produits dérivés pas toujours du meilleur goût se retrouve dans une salle d'exposition. On ne s'y fera probablement jamais.



SOURCE MBAM  
*La Noce, vers 1908, du Douanier Rousseau*



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL  
Québec

# MARCELLE FERRON



Photo de Marcelle Ferron, Pierre Longtin

# ÉMOI

DU 2 JUIN AU 10 SEPTEMBRE 2000

Le Conseil des Arts  
du Canada

The Canada Council  
for the Arts

UNE PRÉSENTATION DE



## Marcelle Ferron

Petits tableaux

Prolongation jusqu'au 15 juillet

**GALERIE SIMON BLAIS**

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514-849-1165 Ouvert du mardi au samedi de 9 h 30 à 17 h 30

**CIRCA**

GALERIE I

LINDA COVIT

GALERIE II

JANET LOGAN

Du 3 juin au 8 juillet 2000

Vernissage le samedi 3 juin de 15 h à 18 h

372, rue Sainte-Catherine Ouest # 444 Tél. : 393-8248

du mercredi au samedi de 12 h 00 à 17 h 30

Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

## Le 7 juin 1994

RENÉ DEROUIN larguait 19 000 pièces céramiques du projet MIGRATIONS au fond du fleuve Saint-Laurent



Nomade, je larguais les amarres.  
Ma perception de l'espace se modifiait.  
Je pénétrais un nouvel espace de liberté!  
Migrant, culturel, je me coupais de mon port d'attache:  
Je larguais notre silence  
Je larguais la somme des refus  
Je larguais notre supposé progrès  
Je larguais la pensée unique  
LARGUÉS À 50 MÈTRES DE PROFONDEUR!

Représenté par la galerie SIMON BLAIS, 4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514-849-1165

LE DEVOIR

## JARDINS

## Des herbes dans chaque coin du jardin

Le thym chante la garigue, les cricris des cigales et le soleil de Provence. Le cerfeuil évoque de fraîches clairières. La menthe poivrée appelle les rives humides d'un cours d'eau. Le basilic croît dans la chaleur et l'humidité des tropiques. A chaque humeur, à chaque coin du jardin s'accorde une herbe potagère, plante aromatique.

## Soleil et sécheresse

On sacre le thym, tous les thym, rois des rocailleries ensoleillées. Ils déversent à plaisir leurs menues feuilles odorantes et parfois des fleurs tout aussi menues sur les rochers chauffés par le soleil. Là ou en sol sablonneux, ou en plate-bande surélevée et bien drainée, la plupart des thym prospèrent et survivront à l'hiver, sauf peut-être le



Danielle Dagenais

thym citron, plus gelé.

Si vous êtes affecté d'un sol argileux, ne lésinez pas sur les pochettes de sable pour améliorer le drainage. Car un sol lourd non seulement mettrait en péril la survie du thym mais aussi en tempérerait les ardeurs aromatiques. Par ailleurs, le thym préférerait un sol alcalin, lit-on dans *Culinary Herbs* d'Ernest Small (Conseil national de recherches du Canada, 1997; une bible), ce qui ne constitue pas un problème dans de nombreux quartiers de Montréal et de sa périphérie.

Aux thym, vous pourriez adjoindre le romarin, la lavande, la sarriette, l'estragon et l'hysope mais aussi les sauges, particulièrement en sol plus argileux. Veillez à l'arrosage lors de la plantation et pendant les premières semaines d'établissement de l'estragon.

## Soleil et sol fertile

Les basilics, rapporte Small, viendraient de l'Afrique ou de l'Asie tropicales. Ils demandent autant de soleil que les thym, un sol tout aussi drainé mais beaucoup plus fertile, et davantage d'humidité. Les basilics seront donc tout à fait heureux au potager à côté des tomates et autres gourmandes.

La coriandre, l'agastache, la mélisse et la bourrache — en fait, cette dernière s'accommode de sols très divers — se resémeront à plaisir dans cette terre fertile. La pimprenelle, l'aneth, le carvi,

le persil, l'origan, la marjolaine, le souci, la livèche et le fenouil y croîtront en abondance. Le fenouil préfère les sols plutôt alcalins, selon Small, et le persil tolérerait les sol argileux. Pour nos jardins montréalais, ça tombe drôlement bien.

Au potager, la ciboulette et l'angélique se plairont tout particulièrement en sol propice aux oignons et aux carottes, soit dans une terre humifère, au soleil. Quelques sacs de terre noire en plus du compost, arrosage au besoin, et ces belles parfumées seront — faut-il le dire? — aux anges.

Les capucines qui déboulent sur les graviers de Giverny ou du jardin Weihenstephan de Munich n'ont que faire des sols trop riches mais comme les plantes précédentes apprécieront un apport régulier d'eau. Oui, je sais, cela ne semble pas un problème cette année, mais mettez-les tout de même à portée d'arrosoir.

## Sous un soleil diffus

Dans les plates-bandes d'ombre mais à peine, au sol riche et frais, avec les astilbes et les coeurs saignants, plantez les menthes, l'oseille, la monarde, le cerfeuil et le cerfeuil musqué. Les deux cerfeuil appartiennent à la même famille botanique et présentent tous deux des feuilles légères comme des fougères. Mais, si le premier couvre le sol à vingt centimètres de haut, le second fleurit à près d'un mètre.

## Les pieds dans l'eau

La menthe aquatique, moins aromatique que les autres il est vrai, croît dans les lieux humides ou occasionnellement inondés et tolère une ombre partielle. Elle est d'ailleurs vendue comme plante de bordure de bassin ou de ruisseau. Une aubaine pour les recoins humides (et moustiqueux) du jardin. La plupart des autres menthes aiment les lieux humides mais sans eau stagnante au niveau des racines.

## Dans la pelouse

Même une pelouse, sans pesticide cela va de soi, se prête à la culture des plantes aromatiques. Oui, madame. Dans un sol sablonneux ou léger et bien drainé, mélangez au gazon de la pelouse du thym commun tout simple qui embaumera à chaque pas. Dans un sol plus frais, voire plus lourd, les violettes se trouveront bien et vous le rendront au centuple sur les gâteaux, dans le vinaigre et les salades. Après cela, plus d'excuses, jardinier, pour ce jardin sans plante aromatique, et cette cuisine sans herbe fraîche.



PHOTOS JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Dans les monastères, la division de jardins de plantes aromatiques et médicinales en quatre parties égales procède d'une très ancienne tradition. Le fleuve qui arrosait l'Éden biblique ne se divisait-il pas en quatre bras?



Une terre noire convient particulièrement à la ciboulette comme à son cousin l'oignon. Celle-ci s'adapte néanmoins à toutes sortes de sols.



Plusieurs plantes aromatiques de la famille des ombellifères (persil, aneth...) croissent avec bonheur au potager dans un sol fertile et bien drainé. Ici, le carvi, une bisannuelle, est déjà en fleur.

## Que faire cette semaine?

■ **Multiplication sans effort:** le romarin se multiplie sans effort autre que d'enterrer une portion de branche. Quand cette portion de branche aura pris racine, vous la sectionnerez entre le plant-mère et le nouveau plant.

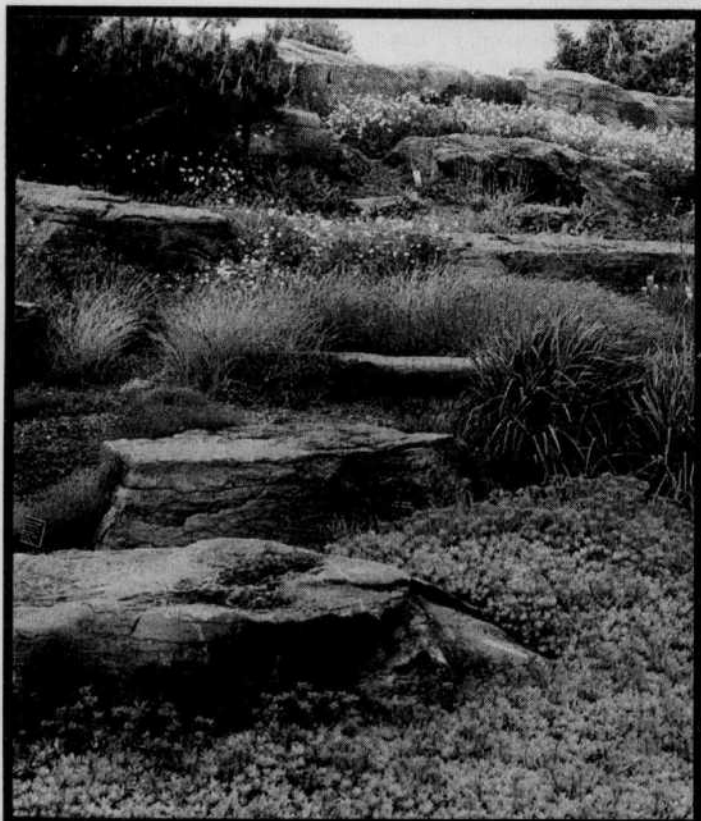
■ **Nains de jardin:** on y a fait allusion au colloque *Art et jardins* tenu en avril au Musée d'art contemporain. La correspondante parisienne de Marie-France Bazzo y a consacré tout un topo. Les nains de jardins sont les phénix des hôtes des jardins français, renaissant en pleine gloire après des années d'opprobre. Si vous voulez comprendre quelque chose à cet engouement parisien, sautez dans le premier avion venu et visitez avant le 23 juillet l'exposition *2000 nains à Bagatelle* au Jardin de Bagatelle à Paris. Sinon, lisez la page qu'y consacre *Elle Décoration* de mai, encore en kiosque.

■ **Fines herbes, sol et climats, des nouveautés:** dans la collection «Jardins des sens» chez Hachette, Marie-Hélène Loac cause *Aromatiques*, les répartissant en quatre catégories, du grand soleil à l'ombre humide, reprises en partie dans cette chronique. Bien

fait, joliment écrit et illustré (34,95 \$). Une petite erreur: les accros de plantes aromatiques auront reconnu dans la plus petite photo illustrant la bourrache le joli épi d'un agastache.

Que Jessica McVikar soit animée de la passion des herbes, qui en douterait à la lecture de l'encyclopédique *La Passion des herbes*, récemment publiée chez Guy Saint-Jean Editeur? Presque tout sur presque toutes les herbes potagères mais aussi médicinales et aromatiques. Là aussi, en fin d'ouvrage, on indique les espèces d'herbes convenant à chaque type de sol et on suggère divers aménagements tout herbe. Instructif et agréable à lire. Dommage qu'on n'ait pas poussé davantage l'adaptation. Le calendrier — en anglais — des travaux de vient une délicate fiction sous notre climat (39,95 \$).

■ **Thym extra mais sans parfum:** le thym laineux et le thym rampant font merveille sur les roches et les pavés: le premier pour son éclat argenté et la douceur de son feuillage et le second pour son impeccable verdure rase et sa floraison rose au début de l'été.



La rocaille peut accueillir toutes les herbes méditerranéennes ou de climat sec: thym, romarin, lavande, sarriette, estragon et hysope.

Livres d'été

CAHIER SPÉCIAL PARUTION 10 JUIN 2000

2000

TOMBÉE PUBLICITAIRE: 5 JUIN 2000

